

son air, dans sa démarche et dans sa contenance ; et pendant que tous les patriciens étaient affectés, seul il paraissait vivement insensible : mais cette disposition n'était pas en lui l'effet de sa raison, de sa douceur ou de sa modération à supporter cette disgrâce ; elle venait de son indignation et de sa colère.

Coriolan fit voir aussitôt par sa conduite que telle était la situation de son âme. Rentré chez lui, il embrassa sa mère et sa femme, qui jetaient de grands cris en déplorant leur malheur et versaient des torrents de larmes ; il leur dit adieu, les exhorta à supporter patiemment leur douleur ; et, étant sorti sur-le-champ, il gagna une des portes de la ville. Tous les patriciens en corps l'avaient accompagné : là, sans leur rien demander, sans vouloir rien recevoir d'eux, il les quitte, suivi de trois ou quatre de ses clients. Il passa quelques jours dans des terres qu'il avait près de Rome, agité de mille pensées diverses que la colère lui suggérait, mais toutes pernicieuses et funestes, qui n'avaient pour but que de tirer vengeance des Romains. Il s'arrêta enfin au projet de leur susciter une guerre cruelle avec quelque peuple voisin, et résolut de tenter d'abord les Volsques, qu'il savait être puissants en hommes et en argent, persuadé d'ailleurs que leurs dernières défaites avaient moins diminué leurs forces qu'augmenté leur jalousie et leur ressentiment. Il y avait à Antium un homme que ses richesses, son courage et sa haute naissance faisaient honorer comme un roi : il se nommait Tullus Amphidius. Coriolan n'ignorait pas qu'il lui était plus odieux qu'aucun autre Romain ; car dans plusieurs combats ils s'étaient souvent bravés et provoqués avec menaces, comme font deux jeunes guerriers que l'émulation et l'amour de la gloire rendent rivaux : ainsi, aux motifs communs de haine qui les animaient déjà il joignait une inimitié particulière. Mais il connaissait sa grandeur d'âme ; et, sachant qu'il désirait plus qu'aucun des Volsques une occasion de rendre aux Romains tous les maux qu'ils avaient faits à sa nation, il hasarda auprès de lui une singulière démarche en prenant l'habillement le plus propre à le faire méconnaître.

C'était le soir ; et de tous ceux qu'il rencontra personne ne le reconnut. Il va droit à la maison de Tullus, y entre sans être aperçu, et, s'asseyant près du foyer, il s'y tient sans rien dire, et la tête couverte. Les gens de Tullus furent fort surpris ; mais, frappés de l'air de majesté que lui donnaient son habit et son

silence même, ils n'osèrent le faire lever, et allèrent rapporter à leur maître, qui était alors à table, cette singulière aventure. Tullus, se levant aussitôt, va le trouver, et lui demande qui il est et ce qu'il désire. Coriolan se découvre la tête, et, après un moment de silence, il prend la parole. « Tullus, lui dit-il, si tu ne me reconnais pas encore, ou que tu n'en croies pas tes yeux, il faut nécessairement que je me dénonce moi-même. Je suis ce Marcius qui a fait tant de mal à toi et aux Volsques ; le surnom de Coriolan que je porte ne me permet pas de le nier : ce surnom, monument de la haine que j'eus contre votre pays, est la seule récompense qui me reste ; de tous les travaux que j'ai soufferts, de tous les périls auxquels je me suis exposé, c'est le seul prix qu'on n'a pu me ravir. Je me suis vu dépouillé de tous les autres, d'un côté, par l'envie et l'audace du peuple, de l'autre, par la mollesse, par la trahison des magistrats et des nobles. Banni de ma patrie, je suis venu en suppliant m'asseoir près de ton foyer, non pour y chercher la sûreté et la vie, car ce n'est pas ici que je serais venu si j'avais craint la mort, mais pour me venger des Romains qui m'ont chassé ; et c'est déjà m'en être vengé que de te rendre maître de ma personne. Si donc, Tullus, tu as le courage d'attaquer tes ennemis, tire parti de mes malheurs, et fais tourner ma disgrâce à l'avantage commun des Volsques. Je combattrai pour vous avec bien plus de succès que je n'ai fait contre vous ; car ceux qui connaissent le faible de l'ennemi ont sur lui un avantage que ne peuvent avoir ceux qui l'ignorent. Si, au contraire, vous êtes las de la guerre, je ne veux plus vivre, et vous-même vous ne devez pas sauver la vie à un homme qui fut autrefois votre ennemi et qui maintenant vous serait inutile. » Ce discours porta la joie dans l'âme de Tullus : « Lève-toi, dit-il à Coriolan en lui tendant la main, et reprends courage. Tu nous fais un présent bien précieux en te donnant à nous ; espère des Volsques de plus grandes marques encore de leur reconnaissance. » Aussitôt il le fit mettre à table, et le traita de la manière la plus distinguée. Les jours suivants, ils délibérèrent ensemble sur les moyens de faire la guerre.

Ils parlaient secrètement aux plus puissants d'entre les citoyens, et les exhortaient à profiter des divisions des Romains pour leur déclarer la guerre. Mais ils balançaient à rompre la trêve qu'ils avaient faite pour deux ans, lorsque les Romains leur en fourni-

rent un prétexte, en faisant, le jour même des jeux publics, sur un soupçon léger et calomnieux, publier un ordre à tous les Volsques de sortir de Rome avant le soleil couché. Quelques historiens disent que ce fut une ruse de Coriolan, qui envoya à Rome un homme aposté pour donner aux consuls le faux avis que les Volsques devaient les attaquer pendant la célébration des jeux et mettre le feu à la ville. Cette proclamation augmenta la haine des Volsques contre les Romains; et Tullus, en exagérant encore cet outrage, les aigrit de plus en plus, et leur persuada d'envoyer des ambassadeurs à Rome pour redemander les terres et les villes qui leur avaient été prises pendant la guerre. Les Romains, indignés de ces propositions, répondirent aux ambassadeurs que si les Volsques prenaient les premiers les armes, les Romains les poseraient les derniers.

Sur cette réponse, Tullus convoqua l'assemblée générale des Volsques; et, après les avoir déterminés à la guerre, il leur conseilla d'appeler Coriolan au conseil, d'oublier ses anciens torts et de lui donner toute leur confiance, parce que, devenu leur allié, il leur rendrait plus de services qu'il ne leur avait fait de mal lorsqu'il était leur ennemi. Coriolan, introduit dans l'assemblée, parla si bien devant tout le peuple, qu'ils le jugèrent aussi éloquent que grand capitaine; et qu'admirant en lui la réunion d'un courage extraordinaire à une prudence consommée, ils le nommèrent général avec Tullus, et les investirent l'un et l'autre d'un pouvoir absolu. Mais, craignant que le temps nécessaire pour les préparatifs de la guerre ne lui fit perdre une occasion favorable d'agir, il chargea les magistrats et les principaux citoyens d'assembler les troupes et de faire les provisions; pour lui, prenant sans choix les plus ardents à le suivre, il entra sur les terres des Romains, avant qu'on en eût à Rome le moindre soupçon. Il y fit un si grand butin, que les Volsques étaient las de le transporter et ne pouvaient suffire à le consommer dans leur camp. Mais cette immense quantité de richesses, et ce dégât de tout le pays, étaient les moindres avantages que Coriolan se proposât dans cette expédition; un but plus important qu'il avait eu, c'était de rendre les patriciens encore plus suspects au peuple. Car en pillant, en ravageant toute la campagne, il épargnait avec le plus grand soin les terres des nobles, et ne permettait pas d'en enlever ou d'y gâter la moindre chose. Il réussit par là à augmenter le trouble et la dis-

sension qui régnaient dans la ville : les patriciens accusaient le peuple d'avoir injustement banni le plus vaillant citoyen qu'ils eussent, et le peuple reprochait aux patriciens que, pour satisfaire leur vengeance, ils avaient appelé Coriolan sur le territoire de Rome; que, simples spectateurs des ravages qui s'exerçaient sur les terres des autres, ils avaient au dehors la guerre même pour garde et pour rempart de leur fortune et de leurs biens. Après cette expédition, qui inspira aux Volsques la plus grande confiance en eux-mêmes et le plus grand mépris pour les ennemis, il les ramena sans avoir perdu un seul homme.

Les Volsques, qui étaient remplis d'ardeur, eurent bientôt rassemblé toutes leurs forces; elles se trouvèrent si considérables, qu'on prit le parti d'en laisser une portion pour la sûreté des villes, et de marcher avec l'autre contre les Romains. Coriolan donna le choix à Tullus entre ces deux armées; Tullus répondit que Coriolan ne lui étant pas inférieur en courage, et ayant été plus heureux dans les combats, il valait mieux qu'il commandât les troupes destinées à aller faire la guerre; que lui il resterait à la garde du pays, et ferait passer à l'armée les provisions nécessaires. Coriolan, devenu par là plus puissant, marcha d'abord contre la ville de Circée, colonie romaine, qui, s'étant soumise volontairement, fut garantie du pillage. Il alla ensuite porter le dégât sur les terres des Latins, persuadé que les Romains viendraient combattre pour la défense de leurs alliés, qui leur avaient fait demander plusieurs fois du secours. Mais, comme le peuple y était peu disposé, que d'ailleurs les consuls, dont l'année allait finir, ne voulaient rien hasarder, ils renvoyèrent les ambassadeurs sans leur accorder leurs demandes. Coriolan alla donc attaquer les villes du Latium, et en prit de force plusieurs qui lui firent résistance; tous les hommes furent vendus et les biens livrés au pillage. Celles qui se rendirent furent traitées avec le plus grand ménagement; et de peur qu'à son insu elles n'éprouvassent quelque dommage, il campait le plus loin qu'il lui était possible, et ne prenait rien sur leurs terres. Il se rendit maître de la ville de Bouille, qui n'était qu'à cent stades¹ de Rome. Il y fit un butin considérable et passa au fil de l'épée presque tous ceux qui étaient en âge de porter les armes. Les Volsques qu'on avait laissés

1. Cinq lieues.

sés pour la défense des villes, apprenant tous ces exploits, ne purent plus se contenir ; ils se rendirent en foule, et tout armés, au camp de Coriolan, en disant qu'ils ne reconnaissaient pas d'autre général et d'autre chef que lui. Son nom était célèbre dans toute l'Italie ; on admirait sa valeur, et la révolution étonnante qu'avait produite dans les affaires le changement d'un seul homme.

Cependant à Rome le désordre était à son comble ; on refusait de combattre, et les deux partis passaient les journées entières à se quereller et à tenir l'un contre l'autre les propos les plus séditieux. Mais lorsqu'on apprit que les ennemis avaient mis le siège devant Lavinium, d'où les Romains tiraient leur origine, et où étaient les dieux de leurs pères, car c'était la première ville qu'Enée eût bâtie dans le Latium, cette nouvelle fit parmi le peuple un changement aussi merveilleux que subit, et opéra dans l'esprit des patriciens la révolution la plus singulière et la plus bizarre. Le peuple voulait qu'on abolît sur-le-champ la condamnation de Coriolan et qu'il fût rappelé à Rome ; le sénat, s'étant assemblé pour délibérer sur cette demande, s'y opposa formellement, soit qu'il s'opiniât à rejeter tout ce que les plébéiens désiraient, ou qu'il ne voulût pas que Coriolan rentrât dans Rome par la faveur du peuple ; soit enfin qu'il fût réellement irrité contre un homme qui, n'ayant pas été également offensé par les deux partis, les maltraitait autant l'un que l'autre, et qui s'était déclaré l'ennemi de sa patrie, quoiqu'il sût que la plus grande et la plus saine portion des citoyens compatissait à ses malheurs et déplorait l'injustice dont il était la victime. Cette résolution ayant été publiée, le peuple ne put donner à sa décision force de loi, parce qu'il fallait pour cela un décret du sénat. Coriolan, encore plus irrité à cette nouvelle, quitte le siège de Lavinium, et, marchant vers Rome plein de fureur, il va camper à quarante stades¹ de la ville. Son approche, en jetant l'effroi et la consternation dans Rome, apaisa sur-le-champ la sédition : il n'y eut plus un magistrat ni un sénateur qui osât contredire le peuple sur le rappel de Coriolan. En voyant cette multitude de femmes qui couraient çà et là dans les rues, de vieillards répandus dans les temples, qui, baignés de larmes, adressaient aux dieux les plus humbles prières, et tous les esprits incertains, incapables de prendre avec courage un parti

1. Deux lieues.

salutaire, il n'était personne qui n'avouât que le peuple avait eu raison de demander le rappel de Coriolan, et que c'était une grande faute au sénat d'avoir commencé à s'irriter contre lui, lorsqu'il eût été plus sage de renoncer au ressentiment qu'il pouvait avoir. D'un avis unanime ils résolurent donc d'envoyer des ambassadeurs à Coriolan pour lui offrir le rappel dans sa patrie, et pour le prier de mettre fin à la guerre.

Les ambassadeurs choisis par le sénat étaient tous ou parents ou amis de Coriolan, et à ce titre ils s'attendaient à recevoir de lui, à leur arrivée, un accueil favorable ; mais leur espoir fut trompé. Conduits à travers le camp des Volsques, ils le trouvèrent assis au milieu de ses principaux officiers ; là, avec un air et un ton pleins de sévérité, il leur ordonna de déclarer ce qu'ils avaient à dire. Ils parlèrent dans les termes les plus doux, les plus modestes, et les plus convenables à leur situation présente. Quand ils eurent fini, il leur répondit, sur ce qui lui était personnel, avec l'aigreur et le ressentiment d'un homme profondément blessé ; pour ce qui regardait les Volsques, il demanda, comme leur général, qu'on leur rendit les villes et les terres que les Romains avaient conquises sur eux, et qu'on leur accordât le droit de bourgeoisie, tel que les Latins en jouissaient ; il ajouta qu'il ne pouvait y avoir de paix solide que celle qui portait sur des conditions justes et égales pour les deux partis. Il leur donna trente jours pour délibérer sur ces propositions ; et dès que les ambassadeurs furent partis, il sortit lui-même du territoire de Rome. Cette retraite fut le premier prétexte que prirent pour l'accuser ceux des Volsques qui, depuis longtemps envieux de sa gloire, ne pouvaient supporter sa puissance. Tullus lui-même était de ce nombre ; non qu'il eût reçu personnellement aucune offense de Coriolan ; mais, par une faiblesse naturelle à l'humanité, il était piqué de voir sa gloire obscurcie par celle d'un général étranger, d'être méprisé par les Volsques, pour qui Coriolan seul était tout, et qui voulaient que les autres généraux se contentassent de la part qu'il leur donnait à son autorité et à sa puissance. De là prirent naissance les calomnies qu'on sema secrètement contre lui ; les officiers, conspirant ensemble, s'animaient réciproquement ; ils appelaient cette retraite une trahison qui livrait à l'ennemi, non des villes ou des armées, mais le temps, qui décide ordinairement du salut ou de la perte de tout : il avait, disaient-ils, donné à l'ennemi un délai de trente jours,

parce que leurs affaires étaient dans un état si déplorable, qu'il ne leur fallait pas moins de temps pour les rétablir.

Cependant Coriolan ne se tint pas tout ce temps-là dans l'inaction; il alla ravager les terres des alliés de Rome, et prit sept grandes villes, toutes très peuplées, sans que les Romains osassent les secourir : frappés d'engourdissement, abattus et comme paralysés par la terreur, ils étaient peu disposés aux combats. Les trente jours expirés, Coriolan rentra avec toutes ses troupes sur le territoire de Rome. On lui envoya une seconde ambassade pour



FIG. 14. — Augure romain.

le supplier de calmer son ressentiment, de retirer les Volsques de dessus les terres des Romains; après quoi il pourrait proposer et faire ce qu'il croirait le plus utile pour les deux peuples. Les députés ajoutèrent que les Romains n'accorderaient rien à la crainte, et que, si les Volsques paraissaient mériter quelque faveur, ils ne l'obtiendraient qu'après avoir posé les armes. A cela Coriolan répondit que comme général des Volsques il n'avait rien à leur dire; mais qu'en sa qualité de citoyen romain il leur conseillait de rabattre un peu de leur orgueil pour se prêter à des conditions raisonnables. « Revenez, ajouta-t-il, dans trois jours, et apportez le consentement du sénat à mes demandes : si vous prenez une résolution contraire, je ne vous promets plus de sûreté à reparaitre dans mon camp avec de vaines paroles. »

Les ambassadeurs ayant rapporté cette réponse, le sénat, menacé d'une tempête violente qui pouvait submerger le vaisseau de l'État, jeta, comme on dit, l'ancre sacrée. Il ordonna que les prêtres des dieux, les préposés aux mystères, les ministres des temples et les augures, dont la divination par le vol des oiseaux est la plus ancienne à Rome, iraient tous en députation vers Coriolan, revêtus des ornements qui sont d'usage dans leurs cérémonies; qu'ils feraient tout leur possible pour l'engager à poser les armes et à régler ensuite avec ses concitoyens les intérêts des Volsques. Coriolan les reçut dans son camp, mais sans leur parler avec plus de douceur et de ménagement qu'aux autres, sans se relâcher en

rien : il leur déclara qu'il fallait accepter ses premières propositions, ou se préparer à combattre. Au retour des prêtres, les Romains résolurent de se tenir renfermés dans la ville, de défendre les murailles et de repousser les ennemis s'ils venaient les attaquer. Incapables de trouver d'eux-mêmes aucun expédient salutaire, et voyant la ville remplie de trouble, de frayeur et de pressentiments funestes sur l'avenir, ils mirent toutes leurs espérances dans le temps et dans les événements inopinés de la fortune.

Cependant à Rome les femmes s'étaient répandues dans tous les temples; le plus grand nombre et les plus distinguées d'entre elles, prosternées au pied de l'autel de Jupiter Capitolin, adressaient à ce dieu les plus ferventes prières. Entre celles-ci était Valérie, sœur de Publicola, celui qui avait rendu aux Romains tant et de si grands services, soit dans la guerre, soit pendant la paix. Publicola était mort quelque temps auparavant, comme nous l'avons dit dans sa vie; Valérie, sa sœur, qui par l'éclat de sa vertu, relevait encore celui de sa naissance, jouissait de l'estime et de la considération de toute la ville. Elle fut, dans cette occasion, frappée tout à coup d'une inspiration divine qui lui fit voir ce qu'il était le plus utile de faire : elle se lève du pied de l'autel, engage les autres dames à la suivre, et se rend avec elles à la maison de Volumnie, mère de Coriolan : elle y entre, et la trouve assise auprès de sa belle-fille, et tenant entre ses bras ses deux petits-fils. Les femmes qui l'accompagnaient s'étant rangées autour d'elle, Valérie prit la parole : « Volumnie, et toi, Virgilie, leur dit-elle, ce n'est point par ordre du sénat ou des magistrats que nous venons vers vous : c'est, je n'en puis douter, par l'inspiration même d'un dieu, qui, touché de nos prières, nous a poussées à venir ici pour vous engager à une démarche qui, en nous sauvant avec tous les autres citoyens, vous assurera à vous-mêmes une gloire plus éclatante que celle qu'acquissent les filles des Sabins lorsqu'elles firent cesser la guerre entre leurs pères et leurs maris et les réconcilièrent ensemble par une paix et une amitié solides. Venez avec nous vers Coriolan; et, prenant toutes les marques extérieures de suppliantes, rendez devant lui à votre patrie ce témoignage aussi véritable que juste, que le ressentiment de tous les maux qu'il lui a fait souffrir ne l'a point portée à se venger sur vous, à prendre contre vous aucune résolution rigoureuse, et qu'elle vous rend à lui, dût-elle n'en obtenir aucune condition raisonnable. » Ce discours de

Valérie fut suivi des cris perçants de toutes les femmes. « Nous partageons avec vous les calamités publiques, lui répondit Volumnie; et nous avons de plus à gémir sur nos malheurs particuliers : l'éclat de la gloire et des vertus de Coriolan ne rejaillit plus sur nous; et nous le voyons lui-même environné des armes de nos ennemis, moins pour le garder que pour s'assurer de sa personne. Mais la plus grande de nos infortunes, c'est que notre patrie soit réduite à une telle extrémité, qu'elle mette en nous sa dernière espérance. Aura-t-il donc quelque égard pour nous, lui qui n'en a point pour sa patrie, qu'il a toujours préférée à sa mère, à sa femme et à ses enfants? Cependant employez-nous à tout ce que vous voudrez; conduisez-nous vers lui; si nous ne gagnons rien, nous pourrons du moins mourir à ses pieds en le suppliant pour la patrie. » En finissant ces mots, elle prend ses petits-fils, fait lever Virgilie, et se rend avec les autres femmes au camp des Volsques, qui, saisis de respect à leur vue et touchés de compassion, se tinrent dans le plus profond silence.

Coriolan était assis sur son tribunal, environné de tous ses officiers. La vue de ces femmes le surprit d'abord; mais lorsqu'il eut reconnu sa femme, qui marchait à leur tête, il voulut soutenir son caractère d'obstination et d'inflexibilité : bientôt, vaincu par sa tendresse, et n'étant plus maître de son émotion, il n'a pas le courage de l'attendre sur son tribunal; il descend avec précipitation, s'élançant au-devant d'elle, se jette à son cou, la tient longtemps embrassée; pressant ensuite tour à tour sur son sein sa mère et ses enfants, il leur prodigue les plus tendres caresses, les couvre de ses larmes et s'abandonne au sentiment de la nature comme à un torrent qu'il ne saurait plus contenir. Quand il eut, pour ainsi dire, rassasié sa tendresse, et qu'il vit que sa mère voulait parler, il se fit entourer par les officiers volsques et écouta Volumnie, qui prit la parole en ces termes : « Tu vois, mon fils, à notre habilement et à la pâleur qui couvre notre visage, quelle vie solitaire et triste nous avons menée depuis ton exil. Tu peux juger maintenant que nous sommes les plus malheureuses de toutes les femmes; ce qu'il nous était le plus doux de voir, la fortune nous l'a rendu le plus terrible, en nous montrant, à moi mon fils, et à elle son époux assiégeant les murs de sa patrie. Cette consolation si puissante que les hommes trouvent dans toutes leurs infortunes d'adresser aux dieux leurs prières, est ce qui nous met dans la plus

cruelle perplexité : nous ne pouvons leur demander à la fois et la victoire pour Rome et ta propre conservation; les plus horribles malédictions que nos ennemis pussent prononcer contre nous seraient renfermées dans nos prières. C'est une nécessité pour ta femme et tes enfants d'être privés de toi ou de leur patrie : pour moi, je n'attendrai pas que la fortune termine de mon vivant cette guerre. Si je ne puis te persuader de faire cesser les maux qui en sont la suite en nous rendant la paix et l'union, et d'être le bienfaiteur des deux peuples, plutôt que le fléau de l'un d'entre eux, ne doute pas, mon fils, que tu ne doives te préparer à n'approcher de Rome qu'après avoir passé sur le corps de celle à qui tu dois la vie. Dois-je attendre ce jour où je verrai les Romains triompher de mon fils, ou mon fils triompher de sa patrie? Te demander de sauver Rome en perdant les Volsques, ce serait te proposer une alternative trop pénible : il n'est ni honnête de détruire ses concitoyens, ni juste de trahir ceux qui se sont fiés à nous. Ce que nous venons donc te demander, c'est de nous délivrer des maux que nous souffrons; et ce bienfait, également salutaire pour les deux peuples, sera plus glorieux pour les Volsques, qui, par leur victoire, paraîtront nous donner et s'assurer à eux-mêmes les plus grands de tous les biens, une paix et une amitié réciproques. Si nous les obtenons, c'est à toi surtout que nous en serons redevables; s'ils nous sont refusés, tu auras à soutenir les reproches de deux nations. Cette guerre, dont l'événement est douteux, a cela du moins de certain, que, si tu es vainqueur, tu seras le fléau de ta patrie : si tu es vaincu, on dira que, pour satisfaire ton ressentiment, tu as plongé dans les plus grandes calamités tes bienfaiteurs et tes amis. »

Coriolan avait écouté le discours de Volumnie sans proférer un seul mot; lorsqu'elle eut fini de parler, il fut longtemps sans rien répondre. Alors Volumnie reprenant la parole : « Pourquoi, mon fils, lui dit-elle, gardes-tu le silence? Est-il donc beau de tout donner à la colère et au ressentiment? et ne l'est-il pas d'accorder quelque chose à une mère qui te prie pour de si grands intérêts? Est-il d'un grand homme de conserver le souvenir des maux qu'on lui a faits? et n'est-il ni d'un grand homme ni d'un homme vertueux de reconnaître et d'honorer les bienfaits de ceux de qui il a reçu le jour? Mais pour qui la reconnaissance est-elle un devoir plus que pour toi, qui, dans ta cruauté, pousses si loin l'in-

gratitude? D'ailleurs, ne t'es-tu pas déjà assez vengé de ta patrie, tandis que tu n'as donné encore à ta mère aucun témoignage de ta reconnaissance? et ne devais-je pas, quand même la nécessité serait moins pressante, obtenir de ta piété filiale des demandes si justes et si raisonnables? Si je ne puis rien gagner sur toi, pourquoi ménagerais-je ma dernière espérance? » En disant ces mots, Volumnie se jette à ses pieds avec sa femme et ses enfants : « Que fais-tu, ma mère? » s'écria Coriolan. En même temps il la relève, et lui serrant la main : « Tu as vaincu, lui dit-il, et cette victoire est aussi heureuse pour ta patrie que funeste pour moi. Je me retire, vaincu par toi seule. »

Après avoir parlé quelque temps en particulier à sa mère et à sa femme, il les renvoya à Rome, sur la prière qu'elles lui en firent; et le lendemain dès la pointe du jour il ramena dans leur pays les Volsques, qui ne virent pas tous du même oeil ce qui s'était passé. Les uns blâmaient Coriolan et désapprouvaient sa conduite; d'autres, et c'étaient ceux qui voyaient avec joie la guerre terminée, n'y trouvaient rien de répréhensible. Quelques-uns, quoique mécontents de la paix, n'en avaient pas plus mauvaise opinion de Coriolan; ils le trouvaient bien excusable de s'être laissé fléchir par des motifs si pressants; mais personne ne résista à l'ordre du départ; ils le suivirent tous, plutôt par respect pour sa vertu que par déférence pour son autorité. Les Romains, délivrés d'un péril si imminent, firent bien plus paraître les craintes que cette guerre avait répandues parmi eux qu'ils ne l'avaient fait pendant que Coriolan était à leurs portes. Ceux qui gardaient les murailles n'eurent pas plutôt vu décamper les Volsques, que tous les temples furent ouverts; les citoyens s'y portèrent en foule couronnés de fleurs; ils immolèrent des victimes comme si l'on eût remporté la plus grande victoire. La joie publique éclata encore davantage dans les témoignages d'honneur et de reconnaissance que le sénat et le peuple prodiguèrent aux femmes romaines, à qui ils avouaient hautement être redevables de leur salut. Le sénat ordonna aux consuls de leur accorder toutes les prérogatives et toutes les récompenses qu'elles désireraient pour un service si important. La seule chose qu'elles demandèrent fut qu'on bâtît un temple à la Fortune féminine; elles offrirent même de faire les frais de la construction, à la charge seulement que la ville fournirait les victimes, et ferait avec une magnificence convenable toutes

les autres dépenses nécessaires pour le service du temple. Le sénat loua leur zèle, mais il fit faire le temple et la statue de la déesse aux frais du trésor public; les dames n'en apportèrent pas moins



FIG. 15. — Sacrifice d'une victime.

l'argent qu'elles y avaient destiné, et en firent une seconde statue qui, ayant été placée dans le temple, prononça, dit-on, ces paroles : « Femmes, la piété avec laquelle vous m'avez consacrée est agréable à Dieu. »

Coriolan fut à peine de retour à Antium, que Tullus, qui, par la crainte qu'il avait de son pouvoir, le haïssait et ne pouvait plus le souffrir, résolut de s'en défaire au plus tôt, de peur que s'il laissait échapper cette occasion, il n'en retrouvât plus une autre si favorable. Ayant donc soulevé contre lui un grand nombre de Volsques, il lui ordonna de quitter le commandement, et de rendre compte de son administration. Coriolan, qui vit tout ce qu'en devenant simple particulier il avait à craindre, tant que Tullus resterait général avec le plus grand crédit parmi ses concitoyens, répondit qu'il quitterait le commandement quand les Volsques, de qui il l'avait reçu, le lui ordonneraient; que d'ailleurs il était prêt à rendre immédiatement compte de sa conduite à ceux des Antiates qui voudraient l'entendre. Le peuple s'étant donc rassemblé, les orateurs que Tullus avait apostés se levèrent, et aigriront les esprits contre Coriolan. Mais lorsque celui-ci se leva pour leur répondre, le respect qu'on lui portait fit cesser le tumulte et lui donna à connaître qu'il pouvait parler sans crainte. Les plus estimables d'entre les Antiates, fort aises d'avoir la paix, ayant montré la disposition où ils étaient de l'écouter favorablement et de le juger avec équité, Tullus craignit qu'il ne se justifiât, car il était très éloquent; et d'ailleurs ses premiers exploits lui avaient mérité plus de reconnaissance que sa dernière action ne lui causait de défaveur : ou plutôt l'accusation elle-même attestait la grandeur de ses services; car les Volsques ne lui auraient pas fait un crime de ce qu'ils n'avaient pas pris Rome si Coriolan seul ne les eût pas amenés au point de pouvoir s'en rendre maîtres. Tullus vit donc qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et qu'il ne s'agissait pas de songer à gagner le peuple. Les plus hardis de ceux qu'il avait ameutés se mettent à crier qu'il ne faut pas l'écouter ni souffrir qu'un traître domine tyranniquement les Volsques, en refusant de se démettre du commandement; en même temps ils se jettent tous sur lui et le massacrent, sans que personne vienne à son secours. Mais on reconnut bientôt que ce meurtre ne s'était pas fait du consentement du plus grand nombre des Volsques : de toutes les villes voisines on accourut pour honorer ses obsèques; et, après l'avoir enterré avec toutes les distinctions dues à sa dignité, on décora son tombeau d'armes et de dépouilles; genre d'ornements convenable à un si grand général.

Les Romains, informés de sa mort, ne donnèrent ni aucun signe

de ressentiment ni aucun témoignage d'honneur à sa mémoire. Seulement, sur la demande que firent les dames romaines, ils leur permirent d'en porter le deuil pendant dix mois, comme pour un père, un fils ou un frère; c'était le plus long terme que Numa eût fixé pour le deuil, ainsi que nous l'avons dit dans sa vie. Mais l'état où se trouvèrent les affaires des Volsques leur fit bientôt regretter Coriolan. D'abord, ayant pris querelle pour le commandement avec les Éques, leurs alliés et leurs amis, ils en vinrent aux mains, et il y eut de part et d'autre beaucoup de morts et de blessés : vaincus ensuite par les Romains, dans une bataille où Tullus fut tué et où périt la fleur de leur jeunesse, ils s'estimèrent trop heureux de se soumettre aux conditions de paix les plus honteuses, de subir en tout la loi du vainqueur, et de rester sujets du peuple romain.

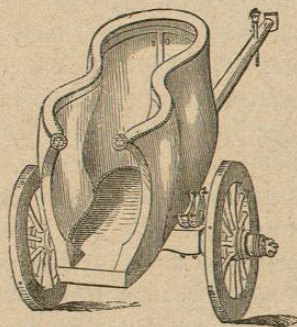


FIG. 16. — Char romain.